

III

LES JEUNES ARBRES.

Un ouvrier de la ville, nommé Jean, ayant un petit jardin, y planta des arbres ; mais comme il entendait mal cette culture, et qu'il n'aimait pas à se donner des soins assidus, il abandonna les jeunes plantes à la nature, sans s'en inquiéter ; dès la première floraison, les arbres étaient déjà tout courbés et ne donnaient pas de belles espérances.

Un de ses parents, qui était cultivateur dans le voisinage, crut devoir l'avertir, pendant qu'il était temps, et lui dit que s'il les taillait et les redressait, les arbres pourraient encore venir à bien. Jean se moqua de cet avis, disant qu'ils étaient encore trop jeunes, et qu'il ne fallait pas commencer si tôt.

Il les laissa donc croître en liberté ; puis, quand ils furent grands, les voyant tous de travers, il s'avisait de vouloir suivre le conseil de son cousin. Il se mit donc à planter des pieux en terre pour y attacher les jeunes arbres et les faire tenir droit ; mais, à son grand étonnement, il trouva beaucoup de résistance. Les troncs et les branches étaient trop raides. Jean a beau tailler ses arbres, il a beau les plier avec précaution, ils restent courbés, quoique attachés aux pieux.

Enfin, il prend le parti de la rigueur ; il empoigne successivement chaque arbre des deux mains, et, le ployant de force, il veut le redresser le long des échelas. Qu'arriva-t-il ? Le premier arbrisseau qu'il voulut forcer, rompit ; il en fut de même du second, puis d'un troisième ; et ceux qui ne rompirent pas n'en restèrent pas moins tout tortus.

Jean se ressouvint alors des avis de son cousin ; il était trop tard, il ne put réussir.

Il faut profiter de l'âge tendre des enfants pour les dresser au travail et à la vertu, tandis que leur cœur ignore encore le vice. Si l'on tarde à les corriger de leurs défauts, c'est en vain qu'on le tentera plus tard, on ne réussira ni par la rigueur ni par la douceur.

(LOUIS D'ALTEMONT.)

 Leçon de choses.

LA LAINE, LES FOURRURES.

Quel précieux animal que le mouton, mes enfants ! Que de bonnes et utiles choses nous lui devons ! Savez-vous bien tout ce qu'il nous donne ? — Oui, madame ; sa chair, sa laine. — Bien, occupons-nous de la laine. L'ensemble de la laine d'un mouton s'appelle *toison* ; on la coupe en été le plus près possible de la peau. La laine qui n'a pas été lavée soit avant, soit après la *tonte*, est dite en *suint*. — Qu'est-ce que le suint, madame ? — C'est une matière grasse qui sort du corps de l'animal.

Les laines ne sont pas toutes de même qualité : elles varient, selon le pays et selon le mouton, de finesse, de douceur et de longueur. La plus belle est fournie par le mouton *mérinos*, et l'on a donné ce nom à certaines étoffes. — Maman a une robe de mérinos, madame. — Pour transformer ces flocons de laine en tissus solides et légers, en épaisses couvertures, en fils servant à tricoter et à tapisser, il faut beaucoup de travail. D'abord on bat la laine pour la débarrasser des matières qui la salissent ; puis on *peigne* la plus longue et l'on *carde* l'autre ; c'est avec cette dernière que l'on fabrique les étoffes feutrées. Enfin il faut filer la laine et tisser les fils pour obtenir mérinos, flanelle, drap, etc. — Il y en a de toutes les couleurs, n'est-ce pas, madame ? — Oui, on teint la laine de toutes